

Le devoir de la sincérité

Autor(en): **Bovet, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **1 (1907)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-751176>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE DEVOIR DE LA SINCÉRITÉ.

La sincérité, chez l'homme considéré comme individu, dans ses rapports avec d'autres individus, est une VERTU morale; pour l'homme considéré comme être social, dans ses rapports avec l'Etat et avec la société, la sincérité est un DEVOIR.

Sans doute il est souvent malaisé de distinguer entre l'individu et l'être social; cette difficulté est même si évidente que je la constate simplement, une fois pour toutes, sans m'y arrêter; je veux parler ici de l'homme être social et je laisse à chacun le soin de décider des cas particuliers.

Il y a d'autres questions préliminaires à examiner. Le manque de sincérité est-il plus sensible en Suisse que dans d'autres pays? Les opinions là-dessus sont évidemment fort diverses, selon les tempéraments et les expériences personnelles; la discussion serait irritante et ingrate; elle ne m'intéresse guère; par contre je pose en fait que dans aucun pays le devoir de la sincérité n'est aussi catégorique qu'en Suisse. „La vertu fonde les républiques et l'honneur soutient les monarchies.“ Ce mot de Montesquieu demeure éternellement vrai. Dans les monarchies, et même dans les grandes républiques qui n'ont point derrière elles une histoire séculaire, l'Etat est dirigé par quelques hommes, dont l'autorité et les compétences sont considérables et qui peuvent lutter ainsi avec énergie contre certains abus, contre certains individus malfaisants. Dans notre petite république, aux institutions si profondément démocratiques, c'est le peuple entier qui gouverne; il y a collaboration de tous; la responsabilité de chaque citoyen en est d'autant plus grande; le mensonge et le lâche silence sont un crime contre l'Etat, contre le bien public.

Mais que faut-il entendre par sincérité? La question a son importance. Nous confondons trop souvent la sincérité avec la grossièreté, et vice-versa. D'une critique sincère et correcte dans sa fermeté nous disons, quand elle nous est désagréable, qu'elle est grossière; et d'une attaque grossière, où la violence du mot l'emporte sur la force de la conviction, nous disons, quand elle satisfait une rancune, qu'elle est sincère. L'homme qui se tait trop longtemps et qui n'exhale son sentiment que par accès, dans des conversations fugitives, celui-là croit réparer sa lâcheté en

usant de mots plus gros que la chose; la grossièreté est un défaut d'éducation, un manque de tact, une violence de mots, une bravade de matamore; la sincérité, si vive et si désagréable qu'elle puisse être à l'occasion, est un devoir qu'on accomplit, à ses risques et périls, par la force d'une conviction.

La conviction est personnelle; elle n'implique pas la vérité absolue, que personne ne saurait posséder. Chacun de nous a sa vérité, variable dans le même individu, selon ses expériences intimes, et selon le souci qu'il a des vérités d'autrui.

Ces questions préliminaires étant élucidées d'une façon sommaire, je puis maintenant définir notre sujet: je parle de la sincérité comme d'un devoir catégorique de chaque citoyen dans une petite république, et par sincérité j'entends l'expression digne et courageuse d'une conviction personnelle bien réfléchie.

*

*

*

D'où provient le manque de sincérité? Est-il un fait de la „méchanceté“ humaine? Dût-on me reprocher un optimisme exagéré, je dirai que les méchants me semblent beaucoup moins nombreux qu'on ne le croit généralement; les hommes vraiment méchants sont des phénomènes morbides, à combattre comme tels; mais le plus souvent la méchanceté humaine est faite d'ignorance et de lâcheté; elle est passive beaucoup plus qu'active; elle contrarie ainsi la collaboration de tous, nécessaire au Bien, et favorise au contraire la tyrannie brutale de quelques méchants. Le Bien rayonne au loin par le courage des martyrs; le Mal s'impose par la peur des victimes. La puissance de Marat et de Robespierre n'est pas dans leur génie; elle est dans la couardise de la Convention.

Le manque de sincérité est donc tout d'abord une faiblesse personnelle, faiblesse physique et myopie intellectuelle. Dans la vie de tous les jours, le souci d'un petit gain présent fait renoncer à la sincérité qui assurerait à la vie entière le trésor de la liberté; l'un pense au pain quotidien, un autre à son avancement, un troisième à sa réélection, et finalement tous se plient à la servitude par habitude. C'est là le gros danger du système démocratique, où chacun dépend de chacun; pour que cette solidarité soit féconde, pour qu'elle soit une fraternité vers le Mieux et non dans

la médiocrité, le courage civique est indispensable. — Sans ce courage, l'argent lui-même n'assure pas la sincérité; il apporte au contraire des complications dont il faut triompher par un effort redoublé; l'argent, comme but, est le pire des esclavages; comme moyen, une délivrance. C'est une erreur que de ravalier la question sociale à une question de salaires, à une lutte de classes; elle est plus haute et trouvera tôt ou tard sa vraie formule; pour le moment, et d'une façon très générale, je définis la question sociale comme une lutte contre la servitude. En précisant cette expression, par l'histoire, je vais pénétrer au coeur même du problème de la sincérité.

*

*

*

Dès ses origines, l'humanité a toujours combattu, plus ou moins consciemment, pour une plus grande liberté. Dans cette lutte il est facile de constater, chronologiquement, une ligne ascendante qui mène de l'émancipation du corps à celle de l'esprit et de l'âme. L'humanité se délivre d'abord, autant que possible, de la sujétion à la nature ambiante; elle sort par là de la nature naïve et brutale, entre dans la civilisation, ce qui comporte immédiatement d'autres servitudes des hommes entre eux (le droit du plus fort, la caste, l'hérédité); ces servitudes sont combattues l'une après l'autre; je ne mentionne que les phases les plus importantes: la lutte contre l'esclavage et le servage, la lutte pour l'indépendance nationale, la liberté religieuse (appelée trop tôt liberté de pensée), les droits politiques, les droits économiques. Dans cet effort séculaire, les races civilisées se relaient l'une l'autre (Egyptiens, Grecs, Romains, Germains), et il semble même — c'est une pure apparence — que chaque peuple ait à recommencer des efforts déjà faits; cette seule question mériterait d'être étudiée à part; je préfère insister sur deux autres faits qui entravent et compliquent à l'infini l'évolution logique de l'émancipation humaine.

Remarquons d'abord que, dans cette lutte pour la liberté, il s'agit tantôt de l'individu isolé et tantôt d'un groupe d'individus (classe, nation). Or il y a entre l'individu et le groupe un antagonisme logique: plus le groupe est uni et petit, et plus la parcelle (individu) est liée, sujette; et vice-versa; chaque progrès d'une part implique un recul de l'autre part; on retrouve ici le

système entrevu par Descartes pour le monde physique: la matière compacte et la matière diffuse, alternances éternelles et infinies dont notre terre n'est qu'un infime épisode. Dans le domaine social qui nous occupe ici, les deux pôles donnés par la nature sont l'homme et l'humanité; tous les groupements intermédiaires ne sont que des formes de transition, variables autant que nécessaires; transitions nécessaires, parce que l'individu humain est sorti de la nature brute et qu'il n'y rentrera, comme humanité, que par le chemin de la conscience et de l'art suprême. De là les conflits perpétuels entre l'individu et le groupe; de là les „contradictions“ géniales d'un J. J. Rousseau, penseur et prophète mais non pas historien; et de là le rêve de tant de nobles esprits (comme Reclus): le développement harmonieux de l'homme libre dans une humanité libre. Cette envolée hardie dans l'avenir séduit l'anarchiste ignorant qui s'imagine naïvement (quand il est sincère) supprimer par une bombe une forme de transition nécessaire, ou le conscrit réfractaire qui croit inaugurer le désarmement universel en déposant son fusil. De pareils actes, enfantins ou criminels, punissables à juste titre par le groupe, ne justifient en aucune façon la condamnation des philosophes qui semblent y avoir poussé; il n'y a pas contingence; le groupe est et ne peut être que dans le relatif; le penseur est dans l'absolu. Qu'il se trompe ou non, il paie chèrement la rançon de sa liberté: c'est la douleur de voir l'ignorance gâcher ses idées, de voir l'instinct bestial l'emporter sur la conscience humaine; mais divine est son espérance et sacrée sa fonction ici-bas.

Remarquons ensuite que chaque conquête de l'humanité a toujours contenu en elle le germe des conquêtes suivantes; tout se tient; le principe est toujours le même; mais les époques diverses l'ont considéré sous des faces diverses. Ainsi s'explique que le christianisme prétende contenir le socialisme, ou que d'autres voient un rapport entre la Renaissance et la Réformation, ou entre la Réformation et la Révolution. Il y a là beaucoup de vrai; toutefois, pour ne reprendre qu'un seul exemple, le christianisme a développé son action dans un domaine déterminé, il y a bâti un système et ne saurait sortir de ce système pour en bâtir un autre, dans un autre domaine. Les temps nouveaux veulent de nouvelles révélations; et les formules jadis révolutionnaires per-

dent avec le temps leur vertu active, sans perdre leur vérité; elles se figent en se réalisant, même quand la réalisation demeure incomplète. Or elle est toujours incomplète, ce qui contrarie étrangement l'évolution, puisque chaque étape en avant suppose les étapes précédentes dûment accomplies. Nous constatons ici un cercle vicieux: d'une part la conquête 4 demeure fragmentaire parce que les conquêtes précédentes, 1, 2 et 3, qu'elle suppose accomplies, sont fragmentaires elles aussi; et d'autre part la première conquête ne pouvait être que fragmentaire, étant le développement pratique et unilatéral d'un principe général dont la synthèse nous échappe encore. La charité ne suffit pas à extirper le servage tant que la notion de justice demeure incomplète; la „tolérance“ religieuse est incertaine tant qu'elle n'est pas un respect des convictions; les droits politiques sont illusoires dans la dépendance économique; et l'égalité économique n'apportera pas encore la solution rêvée. Briserons-nous jamais ce cercle? Arriverons-nous jamais au but, pareils à l'alpiniste qu'un dernier effort amène sur la cime où il voit soudain converger tous les versants? C'est le rêve suprême de Faust quand il s'écrie:

„Solch ein Gewimmel möcht ich sehn,
Auf freiem Grund mit freiem Volke stehn.
Zum Augenblick dürft ich sagen:
Verweile doch, du bist so schön!“

* * *

J'ai donné déjà deux raisons au manque de sincérité: l'une individuelle et pour ainsi dire physique; l'autre générale et historique; une troisième raison, également générale, est à chercher dans la tendance actuelle à l'Etatisme.

L'idéal socialiste est de procurer, par l'élévation des salaires, par la diminution du travail et d'autres moyens encore, une plus grande „dignité de vie“ au prolétariat; on reproche au socialisme de travailler à cette émancipation par une méthode de servitude, par le terrorisme des syndicats, par un appel constant à l'Etat tout-puissant. Ces reproches sont justifiés, mais ne s'appliquent-ils pas à tout notre système actuel? A l'idéal de l'Etat-nourricier, n'ajoutons-nous pas l'Etat-gendarme, l'Etat-protecteur, l'Etat-placeur, l'Etat-Mécène? Je constate un peu partout l'affaiblissement des convictions individuelles et la croissance d'une inertie qui

en appelle en toutes choses à l'Etat-Providence; ce même Etat qu'on trompe par de fausses déclarations d'impôts, doit faire le bonheur de chacun. Et chacun s'en excuse sur l'exemple de son voisin. Les réformes et les vérités nouvelles doivent être en quelque sorte inoculées à l'école et imposées par des lois; l'école, qui enseignait naguère une certaine somme de savoir élémentaire et positif, devrait servir aujourd'hui à de multiples propagandes bien intentionnées; les intentions les plus nobles, dont la noblesse même exige le système de persuasion, recourent à la coercition; je rappelle le fanatisme de plusieurs abstinents, de tous les abolitionnistes; n'a-t-on pas déjà proposé, au nom de l'hygiène, d'exclure les tuberculeux de la société? Et tel qui lit ces lignes ne s'étonne-t-il pas de ma protestation? — Ne sacrifions-nous pas chaque jour à l'industrie des étrangers quelque chose de notre liberté, de notre sincérité? Lors de l'affaire Leontieff n'a-t-on pas osé dire, en plein tribunal, qu'une condamnation sévère s'imposait pour rassurer les étrangers?! Cette énormité suffit à montrer la profondeur du mal; il n'est particulier à aucun parti; c'est une tendance générale. Espérons-nous donc arriver à la liberté sur les chemins de la servitude?

* * *

Ceux qui n'ont pas craint de suivre jusqu'ici mes développements un peu abstraits n'ont qu'à examiner de ce point de vue les faits essentiels des périodes historiques; même s'ils n'acceptent pas ma synthèse, la réflexion et la contradiction n'en ont pas moins leur valeur. Ce qui me semble ressortir avec clarté de l'exposé précédent, c'est l'extrême complication de ce qu'on appelle, d'un terme vague, la „question sociale“; nous souffrons encore de servitudes anciennes, sous d'autres noms, sous d'autres formes: le servage n'a pas complètement disparu (c'est, pour ne citer qu'un exemple, la question des domestiques); des faits récents nous ont rappelé ce que valent l'indépendance nationale et la tolérance religieuse; et nous savons comment on exerce, dans la meilleure des démocraties, les droits politiques. Et pourtant d'autres problèmes s'imposent déjà, dont nous avons le devoir de chercher la solution! Ces problèmes seront traités ici même par des personnes compétentes et peut-être l'une ou l'autre reviendra-t-elle

sur mes considérations générales. Or voici ce que je tiens à dire à nos collaborateurs et à nos lecteurs: Toutes les convictions réfléchies seront admises ici, quelle qu'en soit la tendance, pourvu qu'elles vibrent d'un grand souffle de sincérité.

En agissant ainsi, je ne crains pas de dire que nous faisons une œuvre nouvelle, et je sais que nous nous heurterons à de chères habitudes, à des partis pris; les expériences déjà faites avec nos premiers numéros prouvent qu'il y a là un travail utile, nécessaire . . . à faire.

Dans les domaines de la science, de l'industrie et de l'art, notre petite Suisse accomplit un travail très respectable; mais elle y est pourtant dépassée par d'autres pays. Il y a un domaine où nous marchons certainement les premiers, à l'avant-garde des peuples; c'est dans la vie civique, comme citoyens. Là est notre force, notre grandeur, notre bienfait envers l'humanité. Un grand homme d'Etat italien, Giuseppe Zanardelli, me disait un jour, d'une voix vibrante de sincère enthousiasme: „Votre pays est la cornue où s'élabore une constitution européenne“, et Victor Hugo s'est écrié: „La Suisse dans l'histoire aura le dernier mot.“ Nous voulons mériter cette confiance, en travaillant sans cesse au mieux.

Le chemin qui mène au mieux, partout mais surtout quand il s'agit de la chose publique, c'est la discussion sincère. Or, en dehors de la politique pure (où nous sommes très suffisamment batailleurs), nous n'aimons guère la discussion; nous y sommes malhabiles, par manque d'habitude, et nous nous en consolons en déclarant la discussion un exercice inutile. Ce dédain est une faute. Une discussion entre hommes intelligents est toujours féconde, même quand elle n'aboutit pas à un accord; les idées s'y précisent, se fortifient d'arguments nouveaux, et, quoi qu'on dise, elles s'élargissent et se modifient, d'une façon considérable quoique peu sensible au premier moment. L'amour-propre et, plus encore, l'habitude d'une idée semblent créer d'abord des cloisons étanches; et pourtant, au bout de quelques jours, de quelques semaines, on découvre que l'idée d'autrui est venue compléter la vôtre; elle y a déposé en germe la notion d'une autre vérité, et ce germe va grandir, par un travail mystérieux de

l'inconscient; il vous surprendra un jour comme une révélation. Même dans le cas où l'opinion d'autrui demeure pour vous une erreur certaine, je dis que pour l'homme intelligent l'erreur est encore un enseignement.

*

*

D'où vient cette peur que nous avons de la discussion, ce manque de curiosité, cette indifférence pour l'individualité d'autrui et pour les idées générales, d'où vient en un mot cette étroitesse? C'est la question que se posent tous les Suisses qui ont vécu à l'étranger, qui y ont ouvert les yeux, et qui sont rentrés au pays avec l'espoir de lui être utiles. Cette étroitesse est un résultat de notre vie sociale, demeurée très en arrière de notre vie politique. Et ce retard de la vie sociale s'explique par la petitesse du pays, par ses divisions géographiques, cantonales, par son histoire, par la modestie des villes, par plusieurs raisons qui disparaissent rapidement, mais dont les effets subsistent, par habitude, comme un cadre rigide et vide. Un savant suisse, qui connaît à fond sa ville natale, en a écrit: „Dans une petite ville comme X . . ., il faut savoir distinguer: la haute bourgeoisie, la riche bourgeoisie, la bourgeoisie aisée, la bourgeoisie lettrée, la bonne bourgeoisie, la moyenne bourgeoisie, la bourgeoisie pauvre, la petite bourgeoisie et la basse bourgeoisie“. Ami lecteur, quel que tu sois, n'est-ce pas là ta ville aussi? Et cela n'est-il pas tristement ridicule pour ceux qui ont couru le monde, la vie et l'histoire?

Nous nous étonnons que l'empereur d'Allemagne n'ait appris que par la *Zukunft* les faits qui donnèrent lieu à un procès retentissant; or nous avons chez nous des cas tout aussi étonnants; sans doute, nos hommes politiques ont, comme en d'autres pays, ce privilège d'être largement injuriés, mais, je l'ai déjà dit, l'injure n'est pas la sincérité: et, en dehors de la politique pure, nous avons des hommes connus, illustres (les uns à juste titre, d'autres beaucoup moins), „influents“ surtout, auxquels personne n'adresse la critique dont ils seraient dignes; leur cercle habituel les entoure d'un respect fait de timidité, ou de crainte, et se dédommage à leur insu par un dénigrement souvent immérité. Pour tant d'archevêques de Grenade combien peu de Gil Blas! — Pourquoi ne pas aborder de front, dans une discussion publique, telles

questions morales, sociales, artistiques ou scientifiques? Nous entendons trop rarement l'avis des gens compétents; à propos des hideux timbres-poste dont nous sommes gratifiés, il s'est constitué à Zürich un comité anonyme (!) de protestation; une pétition en faveur du rétablissement des maisons de tolérance a été lancée également par un comité anonyme, tandis que cette question scabreuse mérite une discussion loyale; les idées développées ici même par M. Gelpke, sur la navigation fluviale, se heurtent au cantonalisme; est-ce une raison pour les passer sous silence? Le travail scientifique de nos Universités n'est-il pas menacé par une conception ultra-pratique et superficiellement démocratique de la science?

Si petite que soit la Suisse, son importance parmi les peuples de l'Europe ne fera que grandir, si, au lieu de se complaire dans un passé glorieux mais bien passé, elle se conforme courageusement aux conditions nouvelles d'une vie forcément renouvelée. Un petit peuple peut être grand s'il pense grandement; la République de Berne l'a prouvé. Notre idéal politique tournerait à la spécialisation et s'épuiserait si nous ne l'élargissons pas par une transformation de notre vie sociale. Que notre horizon s'agrandisse au delà des castes et des cantons, au delà des idées officielles et des hiérarchies bureaucratiques, que notre vie sociale se renouvelle par la sincérité individuelle et donne essor à la nation moderne, consciente de sa mission, forte de jeunesse et d'espérance!

* * *

L'espérance! C'est elle qui m'a dicté les critiques qui précèdent. Si je n'avais pas en mon pays une foi ardente, j'aurais gardé pour moi la douleur des expériences. — „A quoi bon parler, s'agiter, troubler par des inimitiés la quiétude de sa vie, puisque le règne est à la force et que l'idéal avorte en médiocrités?“ Ainsi parle le sceptique, ainsi répètent les faibles. Mais pour l'homme de foi, la douleur est féconde, la critique est œuvre d'amour. Quand un peuple est sain, les périodes de dépression sont aussi celles où s'élabore un idéal nouveau. On a dit souvent, et avec raison, que la littérature révèle d'une façon tangible l'état d'âme d'une génération; or depuis plusieurs années je cons-

tate, dans tous les pays, un épuisement de la littérature; pour ne prendre que la France, nous avons hier encore Victor Hugo, Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, Zola, Daudet, les de Goncourt, Maupassant, Dumas fils, et Taine et Renan, tous morts et non remplacés. Ceux qui semblaient appelés à les remplacer ont accompli des évolutions curieuses: Les uns, par une brusque conversion remettent en honneur des dogmes usés; d'autres, découragés et même écoeurés, se confinent dans la négation, se plaisent à la satire destructrice; et d'autres encore, gâtés par le succès, semblent tout simplement épuisés. Où est le Bourget de Mensonges? le Mirbeau des Mauvais bergers? Le Descaves des Emmurés? Les Rosny de l'Impérieuse bonté? le Rod de Michel Teissier? le Paul Hervieu de l'Armature et de la Course au Flambeau? Victimes de leur habileté du métier, ou perdus dans le brouillard, ils ne savent plus dire le sérieux idéal d'aujourd'hui et de demain. Le merveilleux artiste qu'est Anatole France note, avec un sourire cruel, les contradictions du présent et oublie trop ces paroles de son Jérôme Coignard: „Les vérités découvertes par l'intelligence demeurent stériles. Le coeur est seul capable de féconder ses rêves. Il verse la vie dans tout ce qu'il aime. C'est par le sentiment que les semences du bien sont jetées dans le monde. La raison n'a pas tant de vertu. Il faut, pour servir les hommes, rejeter toute raison, comme un bagage embarrassant, et s'élever sur les ailes de l'enthousiasme. Si l'on raisonne, on ne s'envolera jamais.“

Cet épuisement de la littérature, qu'on a constaté déjà en d'autres époques, signifie un recueillement. La forme nouvelle, qu'on cherche à tâtons pour dire l'idée nouvelle, se trouvera; déjà quelques jeunes apparaissent, qui déconcertent de vieilles habitudes, mais qui s'affirmeront. — J'ai bonne confiance. Un effort grandissant vers la sincérité nous délivrera de ces restes d'anciennes servitudes dont je parlais plus haut; il faut briser ces chaînes, si au lieu d'être traînés à la remorque, nous prétendons agir. La solution de la question sociale, en tant qu'elle est économique et législative, dépend des spécialistes; en tant qu'elle est morale, chacun de nous peut y prendre part, en se faisant de la sincérité un devoir. En précisant la conscience, en approfondissant tous les problèmes de la vie morale, la sincérité impose

aussi le respect des convictions d'autrui, que nous n'avons pas assez; elle change les querelles stériles en discussions fécondes.

Lors de cette Fête des vigneronns de 1905 où le peuple vau-
dois s'est recueilli dans une heure de beauté, René Morax nous
a dit à tous;

Sème à pleine main
Le grain
Dans la bonne terre.
Espère,
Espère en demain,
Et va ton chemin
En semant le grain.

Nous voulons semer à pleine main. Si la semence est bonne,
elle germera tôt ou tard dans le cœur des hommes, au grand
soleil de vérité.

E. BOVET.



BUNDES-ARCHITEKTUR.*)

Es ist eine unleugbare Tatsache, die sich jedem klar-
blickenden Beobachter auf Schritt und Tritt aufdrängt, dass zurzeit
in unserer heimischen Architektur zwei Kunstauffassungen in ern-
stem Kampfe miteinander ringen. Zunächst jene ältere Baukunst, die
durch klassische oder sonst formal streng ausgebildete Fassaden
Monumentalität anstrebt, und daneben die neuere Richtung, die
Bodenständigkeit predigt und durch Gruppierung, Massenverteilung,
farbige Behandlung, sowie durch sorgsame Mitbenützung aller
Besonderheiten der Bewohner und der Umgebung ihre Haupt-
wirkungen zu erreichen sucht.

Die erstere, ältere Richtung führt ihre Entstehung in jene
Zeiten zurück, in denen die von kritisch arbeitenden Männern
geleiteten Gebildeten einmal mit ihren Blicken wie hypnotisiert
an der glänzenden Sonne der antiken Kunst haften blieben oder
darnach später durch die Schöpfungen eines Gottfried Semper
zu staunender Bewunderung für die Werke der italienischen
Renaissance hingerissen wurden. Der Gedanke einer universellen

*) Wir veröffentlichen in voller Erkenntnis einer dringenden Not-
wendigkeit diesen Artikel eines unbeteiligten Verfassers.

Die Redaktion.